Document généré le 5 juin 2025 12:20

Ciné-Bulles
Le cinéma d'auteur avant tout

Entretien avec Rolf de Heer

Jean-Philippe Gravel

Volume 22, numéro 1, hiver 2004

URI : https://id.erudit.org/iderudit/26033ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Gravel, J.-P. (2004). Entretien avec Rolf de Heer. *Ciné-Bulles*, *22*(1), 20–25.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2004

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

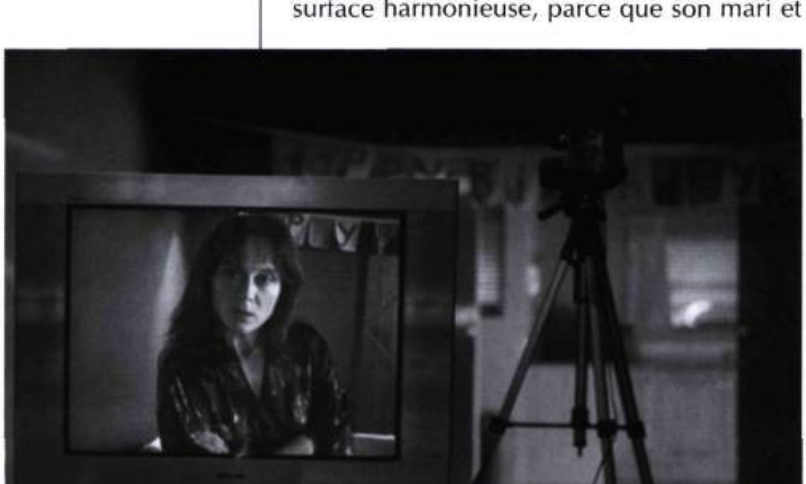
Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

« Je suis fasciné par le degré relatif avec lequel les gens partagent le point de vue des autres. » Rolf de Heer

PAR
JEAN-PHILIPPE GRAVEL

Une banlieue australienne, une banlieue comme toutes les autres où, sous un ciel impeccablement bleu, devant les duplex sagement alignés, on arrose ses arbustes en portant des shorts, on embrasse sa femme et ses enfants avant de partir au bureau. Chez Rolf de Heer, la surface de ce décor idyllique peut parfois devenir le mouroir de l'identité, et la scène d'un combat farouche pour la reconquérir. Le bungalow peut devenir une prison pour celle qui l'occupe, comme l'Alexandra d'**Alexandra's Project**, qui s'est littéralement enfermée dans une maison équipée d'un système de protection haute sécurité. Mais ce n'est encore rien devant la souffrance et les drames quotidiens qu'engendre l'incommunicabilité de son mariage, qui stagne derrière sa surface harmonieuse, parce que son mari et le père de ses enfants, Steve, patriarche *yuppique* et arrogant, domine l'espace et « s'occupe de tout » à un tel point que son épouse semble de plus en plus condamnée à faire partie des meubles. Alors, le jour de l'anniversaire de Steve, Alexandra mettra en œuvre son « projet », soigneusement préparé, dont Steve sera l'objet : une « surprise-partie » pour un homme seul devant sa télé, dans son salon désert, où l'image d'Alexandra fera entendre à Steve une plainte et une affirmation qu'il n'a sans doute pas su entendre au bon moment, car prendre la parole, pour Alexandra, veut aussi dire qu'elle prend la clé des champs sans espoir de retour...

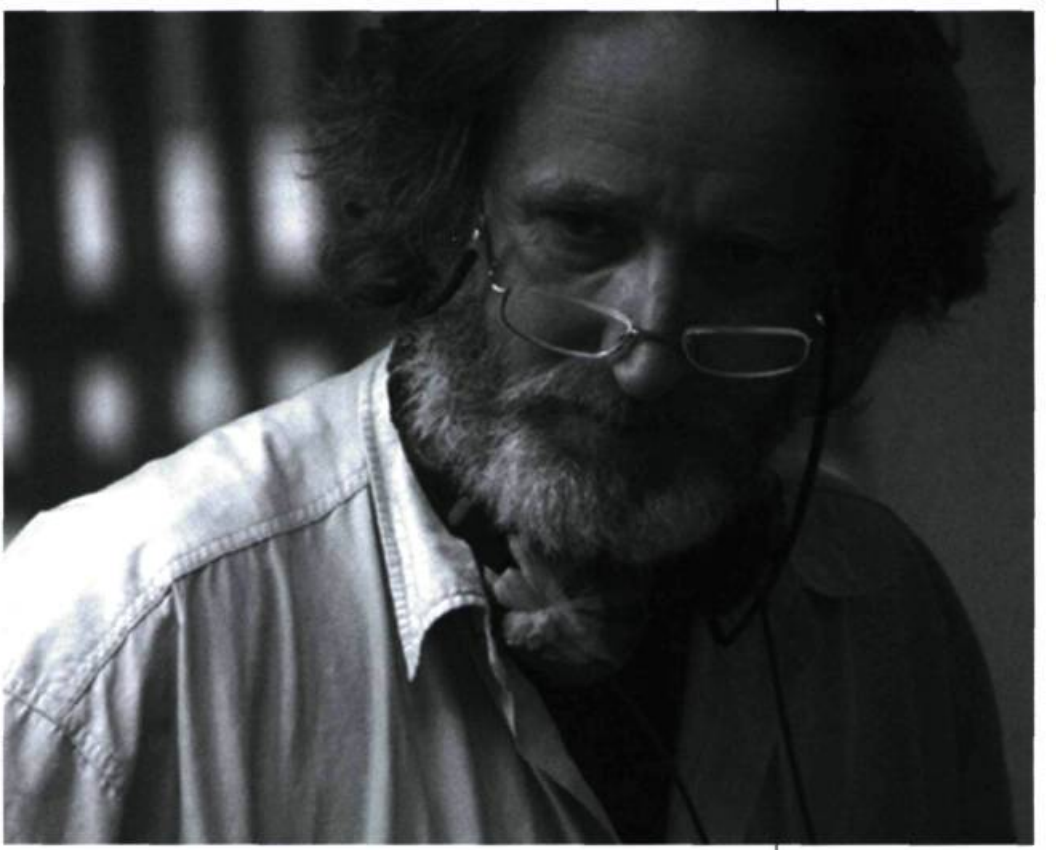


Alexandra's Project

Comment ne pas voir en Alexandra un double de Julie (Heather Rose), l'héroïne atteinte de paralysie cérébrale, maintenue prisonnière des soins d'une infirmière frustrée qui la prenait pour une rivale dans **Dance Me to My Song**? Telle la voix électronique de Julie, Alexandra fait un usage singulièrement thérapeutique de la vidéo, donc de la technologie, et il s'en faudrait de peu pour que son « projet » relève d'une de ces installations dont nos artistes contemporains sont friands. Car, loin d'être le film d'une « guerre des sexes » à tendance féministe qu'un public secoué, solitaire ou en couple, risque d'y voir, **Alexandra's Project** nous donne à observer l'expérience d'un « spectateur » dans le rapport privilégié qui le lie à sa télévision, dont le spectacle doit sans cesse capter son attention. En cela, Rolf de Heer s'inscrit dans une veine absolument moderne : celle de Michael Haneke et d'Atom Egoyan, grands interrogateurs des liens humains qui ont incorporé dans leurs rapports, dans leur façon de se revendiquer face au regard de l'autre, un usage parfois aliénant, parfois libérateur, des médias électroniques. Mais, loin de cette propension à la démonstration froide qui caractérise parfois l'approche de Haneke et d'Egoyan, dont Rolf de Heer n'a pas vu les films, cet auteur australien y incorpore, au contraire, une dimension dramatique percutante et éminemment accessible. Conversation avec un auteur à la fois étonnant et modeste.

***Ciné-Bulles** : Commençons par le début. D'où vient le projet d'**Alexandra's Project**?*

Rolf de Heer : Je commence souvent mes films de manière anormale, car la première idée que j'ai concerne souvent la manière dont le film sera fait, avant de penser à ce qu'il devra raconter. Avec **Alexandra's Project**, il s'agissait d'abord de réaliser un film à très petit budget, qui me permettrait de participer à toutes les étapes de la production. Partant de là, l'idée de filmer quelque chose qui passe sur un écran de télévision a coulé de source, à cause des économies de pellicule et de frais de développement que cela permet. Ensuite, il fallait penser à mettre quelque chose sur cet écran de télévision. Et la première image qui m'est venue était celle d'une femme parlant à une caméra vidéo dans son salon. Qui était-elle? Pourquoi faisait-elle cela? Était-elle heureuse ou triste? Des pensées me sont venues, et je me suis demandé : Est-ce que c'est bon? Est-ce que c'est juste? Une semaine plus tard m'est venue l'hypothèse que, peut-être, cette femme était malheureuse. Ce qui me paraissait plus juste puisqu'il est assez difficile de faire une histoire dramatiquement intéressante avec un personnage qui ne l'est pas! Alors pourquoi était-elle malheureuse? Elle était dans son salon et traversait une crise domestique : forcément les chances étaient bonnes que cela fût à cause de son mariage. Et ainsi de suite.



Rolf de Heer

***Ciné-Bulles** : Vous avez donc commencé avec cette femme parlant à la télévision. Vous êtes-vous alors aperçu que c'était aussi assez audacieux comme concept de faire un film dont l'action principale, presque pour la moitié du temps, consiste à montrer un homme regardant la télé?*

Rolf de Heer : Bien sûr je ne me demandais pas, au début, si le projet était « audacieux » ou non. Mais quand j'ai commencé à rassembler le casse-tête, j'ai pensé en effet qu'il était sans doute ridicule de croire qu'on pourrait garder l'attention d'un spectateur, du public payant d'une salle de cinéma, en montrant un homme qui regarde un écran de télévision.

***Ciné-Bulles** : Et pourtant on parle désormais d'**Alexandra's Project** comme d'un suspense!*

Rolf de Heer : Oui! C'est remarquable! Merveilleux pour moi, comme si quelqu'un d'autre avait fait le film. En fait, le problème qui se posait était le même que celui d'Alexandra : comment faire en sorte que Steve regarde, qu'il continue à regarder? Donc, tout ce temps, j'essayais d'être comme Alexandra, d'être aussi intelligent qu'elle dans mes moyens de faire en sorte que Steve continue de regarder. Ce qu'il y a sur la cassette doit être intéressant et refréner constamment son envie de faire autre chose. Alors, à la fin, il doit continuer à regarder parce qu'il se sait piégé, qu'il n'y a pas d'issue dont il puisse penser que quelque part, sur cette cassette, viendra la solution.

Alexandra's Project

35 mm / coul. / 103 min / 2002 / fict. / Australie

***Réal. et scén.** : Rolf de Heer*
***Image** : Ian Jones*
***Son** : Jamie Currie, Andrew Plain et Nada Mikas*
***Mus.** : Graham Tardif*
***Mont.** : Tania Nehme*
***Prod.** : Rolf de Heer, Julie Ryan et Domenico Procacci*
***Dist.** : Vivafilm*
***Int.** : Gary Sweet, Helen Buday, Bogdan Koca*

Vous vous souvenez du moment où Steve passe un bout de la cassette en accéléré. Eh bien, l'une des premières choses que j'ai écrites, c'est le texte de la cassette. Et là, déjà... l'une des sections du texte, dès le début, posait problème, car Alexandra y disait des choses nécessaires, mais ennuyeuses. J'ai alors pensé à Steve. Qu'aurait-il fait devant un passage ennuyeux? Évidemment, il l'aurait passé en accéléré ou serait allé se chercher une bière! Et c'est ainsi que j'ai réglé le problème : en tenant compte du fait que Steve regardait, avec les pauses qu'il prend, avec ses réactions, etc. Si cette interaction pouvait fonctionner entre lui et elle, elle pouvait fonctionner pour le public.

Steve (Gary Sweet)

***Ciné-Bulles** : Je vois donc que vous vous êtes sans cesse projeté dans les deux personnages.*

Rolf de Heer : Je vais vous dire que vous êtes le premier journaliste à me dire cela. Et c'est tout à fait vrai : il y a des parts de moi chez les deux personnages. Comme il y a beaucoup en moi qui n'est pas en eux, et beaucoup de choses en eux qui n'ont pas de rapport avec moi. Mais au bout du compte, j'ai mis autant de moi-même dans Steve que dans Alexandra.

***Ciné-Bulles** : Parlons de Steve. Forcément, à voir son arrogance, le spectateur se dit qu'il mérite bien une correction. Mais il me semble que le film, au-delà du thème de la crise du couple qu'il soulève, fait de Steve un personnage intéressant de par le fait qu'il est en quelque sorte un spectateur naïf, qui réagit quand il faut aux bons moments, devant le spectacle que lui offre sa femme à la télévision.*

Rolf de Heer : Je vais le formuler autrement. Dans les années 1950, quelqu'un comme Steve serait perçu comme un modèle exemplaire d'époux et de père. Mais les temps ont changé, et Steve est trop paresseux pour changer avec l'époque. Alors bien sûr il aime ses enfants, etc., mais se comporte comme s'il n'y avait pas eu de révolution féministe. C'est un peu trop facile! Il a donc ce degré de naïveté, de machisme, mais pour moi, au bout du compte, c'est d'abord un paresseux qui subira les conséquences de sa paresse.

***Ciné-Bulles** : Ce n'est pas, pour ainsi dire, quelqu'un qui a le regard ouvert, alors que sa femme, elle, a parfaitement percé son jeu. Steve ne voit pas d'autre point de vue que le sien.*

Rolf de Heer : C'est vrai, d'ailleurs je suis fasciné par le degré relatif avec lequel les gens partagent le point de vue des autres. Steve ne le fait pas et il ne voit pas pourquoi il le ferait.

***Ciné-Bulles** : Pourtant il arrive dans votre film qu'on épouse son regard : c'est par ses yeux qu'au début, on voit son voisin, Bill, qui a alors l'air d'un simple* nerd *alors qu'on comprend par la suite que ce personnage est loin de se réduire à cette image.*

Rolf de Heer : Oui. Vous voyez, l'une des choses que j'aime le plus dans les entrevues, c'est qu'elles me permettent d'apprendre des choses sur mon travail. En ce moment, j'en apprends deux : la première au sujet de Bill le voisin, l'autre sur Steve. Steve qui ne voit pas le point de vue des autres, et Bill qui s'avère culturellement plus développé qu'on ne le pense. C'est pourquoi j'ai voulu qu'il appartienne à une autre culture. Dans ce cas-ci, il est Polonais, mais il aurait pu venir de n'importe où, car n'importe quelle personne venue de l'extérieur en Australie apporte avec elle une culture plus développée que celle de l'Australien moyen. Et c'est pour cela qu'il est tel qu'il est. Vous voyez? Bref, merci beaucoup. Actuellement, je viens d'apprendre quelque chose d'authentique sur mon propre travail.

***Ciné-Bulles** : Je tente en fait de quitter le terrain du thème de la « guerre des sexes » qui est aussi dans le film. Le film me paraît « confrontationnel », comme une illustration de l'interaction entre un spectateur et le spectacle qui lui est offert.*

Rolf de Heer : Il y a beaucoup d'analyses qui sont possibles. Il y a un point de vue courant qui avance que le film raconte une histoire de vengeance. Ce n'est pas du tout ce que je voulais. Ce que fait Alexandra, à mon avis, est un pas nécessaire dans son cheminement vers elle-même. D'aller au-delà de cet emprisonnement qu'elle éprouve par le fait de Steve. Sa libération est à ce prix : elle doit complètement détruire ce qui était afin de pouvoir se reconstruire ensuite.

***Ciné-Bulles** : C'est très préparé, et en ce sens, assez diabolique.*

Rolf de Heer : Oui. Comme dit Bill le voisin, c'est une femme intelligente, très intelligente, et c'est ce que Steve ne reconnaît pas. Et c'est ainsi qu'elle lui prouvera qu'elle l'est. « Je peux le faire, et tu n'as pas vu ça. »

Alexandra (Helen Buday)

***Ciné-Bulles** : Craigniez-vous d'être trop dur envers Steve, qui finit très diminué par cette expérience?*

Rolf de Heer : C'est une situation extrême, évidemment, mais, dans de telles occasions, il est difficile d'éviter tout dommage. La seule question qui reste consiste à savoir pour qui seront ces dommages, et à quel point il y en aura. Quand nous sommes en face d'une situation aussi critique, il n'y a pas de solution « juste et équitable », pas d'issue qui ne soit pas douloureuse. La vie n'est pas juste, mais c'est la vie.

***Ciné-Bulles** : Question de détail... D'après vous, qui est responsable de cette installation de très haute sécurité, autour de la maison?*

Rolf de Heer : Alexandra.

La fête de Steve au bureau...

Ciné-Bulles *: Est-ce déjà prévu pour être une sorte de piège?*

Rolf de Heer : Non. Cela vient simplement de ce syndrome typique de la femme d'intérieur qui, à force de ne pas travailler, à force de rester confinée seule chez elle pendant que les enfants vont à l'école, devient un peu paranoïaque, prend peur et développe une obsession pour la sécurité. Le côté « piège » de la chose n'est venu que plus tard.

Ciné-Bulles *: Êtes-vous, par hasard, un admirateur du travail d'Atom Egoyan ou de Michael Haneke, qui, souvent, explorent à leur manière cet univers suburbain, clos et technologique?*

Rolf de Heer : Cela fait longtemps que je veux voir un film d'Atom Egoyan, mais je n'ai jamais réussi. J'habite Adelaide, une petite ville australienne, et je ne regarde pas de films lorsque je travaille sur mes propres films, donc la plupart du temps. Disons que je les admire par réputation!

Ciné-Bulles *: Qu'est-ce qui, selon vous, relève particulièrement de la culture australienne dans le film? C'est d'abord un drame de banlieue.*

Rolf de Heer : Oui, cela pourrait se passer n'importe où, mais s'il y a quelque chose de « typique », ce serait certains aspects du comportement de Steve. Chez une partie des hommes australiens, vous trouvez ces caractéristiques. C'est un archétype.

Ciné-Bulles *: Le film devait être au départ une production à petit budget. Vous y êtes-vous tenu?*

Rolf de Heer : C'est encore un film relativement peu dispendieux, mais qui n'est pas à un poil du peu d'argent avec lequel je voulais le faire. Je pensais à 200 000 $. Finalement, cela a donné un peu moins qu'un million et demi de dollars. Le changement est arrivé lorsque je me suis mis à jouer plus sérieusement avec le scénario et qu'il a été question du strip-tease sur la bande, qu'il fallait accompagner d'un texte qui soit juste. Je suis allé avec un ami au seul club de strip-tease d'Adelaide, et, après trois minutes, je savais que je ne pouvais pas m'en tenir à mon intention de

... et à la maison.

départ, qui consistait à commencer le film alors que Steve arrive dans son salon et visionne la cassette, parce que j'ai compris que le spectateur devait en savoir beaucoup plus sur cette femme qui accomplit ce strip-tease, sans quoi cela n'aurait pas eu de sens. Alors tout le film a basculé : cela ne pouvait plus être une prise unique, avec un acteur seul dans une pièce. Partant du fait que mon idée d'origine ne marchait pas, le film est devenu ce qu'il devait être.

Ciné-Bulles *: La première partie est très intense, car on ne cesse de s'attendre à ce qu'il se passe quelque chose de grave, bien qu'on ignore encore quoi. Alexandra, à ce stade, pourrait encore tuer ses enfants avant de se suicider.*

Rolf de Heer : Puisque Steve devait vivre cela comme une surprise totale, il fallait que le spectateur s'engage dans ce voyage avec lui. Je n'y avais pas pensé, mais effectivement, la première personne à avoir lu le scénario m'a dit la même chose, qu'elle craignait qu'elle tue les enfants. Très bien. Je comprenais que ces sentiments étaient possibles, et c'est une bonne chose pour maintenir la tension.

Ciné-Bulles *: Jusqu'ici, quel genre de réactions recueillez-vous du public australien?*

Rolf de Heer : Beaucoup mieux que ce à quoi je m'attendais. C'est divisé, naturellement, comme c'est le cas avec ce genre de film, mais malgré tout, cela provoque un énorme débat. Cela me plaît. L'autre chose qui m'a surpris, sur le circuit des festivals, concerne ces moments où, pendant la fabrication du film, je me demandais pourquoi quelqu'un paierait pour voir un personnage assis devant sa télé pendant une heure. Cela n'intéresserait personne... Mais il faut reconnaître que le film offre une expérience de cinéma, ce que je voulais faire, et c'est formidable.

Ciné-Bulles *: Le spectateur est donc encore prêt à se laisser manipuler, même si les moyens du film sont limités! C'est une bonne chose. Merci beaucoup, M. de Heer.*

Rolf de Heer : Merci à vous. ■